

George Orwell,

penseur du XXI^e siècle

Soixante-dix ans après sa mort, l'intellectuel britannique est devenu une icône, dont l'œuvre est souvent réduite à « 1984 » et à « La Ferme des animaux ». Ses essais et articles, méconnus, permettent d'éclairer notre époque, du totalitarisme chinois aux « fake news » en passant par les « gilets jaunes »

A cinquante ans, chacun a le visage qu'il mérite», écrivait George Orwell. Soixante-dix ans après sa mort, le sien est devenu une icône. *La Ferme des animaux* (1945) est un classique qui décrypte le totalitarisme et sa mécanique, *1984* est un best-seller planétaire qui éclaire aussi bien la surveillance numérique mondialisée que l'ère de la « post-vérité ». La novlangue ou Big Brother ont pénétré le langage courant ; les notions de « décence ordinaire » et de « double pensée » ont gagné le monde des idées. Si le XIX^e siècle fut balzacien, le XX^e kafkaïen, le XXI^e siècle est devenu orwellien.

Sa figure de reporter antitotalitaire et d'écrivain visionnaire est devenue un véritable étendard. Pour beaucoup, Orwell est une vigie, un phare. Sans compter son héritage sans testament que se disputent populistes et anarchistes, conservateurs et progressistes. Une captation politique notamment opérée par une droite intellectuelle déboussolée par l'effondrement du monde d'hier, qui cherche en George Orwell – que le philosophe Jean-Claude Michéa qualifia d'« anarchiste tory » (le titre de son livre, paru en 1995) – un support à sa rhétorique réactionnaire. Une récupération idéologique grossière, mais révélatrice des techniques de falsification du passé qu'Orwell avait lui-même débusquées, puisqu'il ne cessa de répéter que chacune des lignes qu'il avait écrites depuis 1936 était « contre le totalitarisme et pour le socialisme démocratique ».

Face à la réécriture de l'histoire par les éditeurs nationalistes nationaux populistes, il est devenu nécessaire de le rappeler : Orwell n'est pas de droite, mais de gauche. Et n'est ni réactionnaire ni conservateur. Comme en atteste cette réponse sans appel adressée le 15 novembre 1945 à Katherine Marjory, duchesse écossaise d'Atholl, qui l'invitait à un meeting anticommuniste organisé par la Ligue pour la liberté européenne : « Je ne puis m'associer à une organisation essentiellement conservatrice, qui prétend défendre la démocratie en Europe, sans avoir un mot contre l'impérialisme britannique. » N'oubliant pas de préciser avec la plus grande netteté : « J'appartiens à la gauche et c'est en son sein que je dois travailler. » « Le risque, avec une icône, c'est de s'attacher davantage à sa vie qu'à son œuvre », explique Jean-Jacques Rosat, philosophe et auteur de *Chroniques orwelliennes* (Collège de France, 2013), qui a édité et préfacé une partie de son œuvre en français aux éditions Agone. Impossible pourtant, avec Orwell, de dissocier sa vie de ses écrits.

Eric Arthur Blair est né dans une famille de la petite bourgeoisie britannique en 1903, au Bengale, où son père s'occupe du commerce de l'opium au sein de l'administration coloniale. Scolarisé en Angleterre, il fut très tôt sensible aux différences de classes, tour à tour victime et observateur de l'humiliation sociale. Roué de coups de cravache au collège St Cyprian's pour ses inconduites nocturnes, il gardera de cet épisode une profonde blessure, une aversion pour la toute-puissance du pouvoir de la surveillance et plus généralement l'impression de « perdre [son] temps » et de « gâcher [ses] talents » (*Tels, tels étaient nos plaisirs*, 1947). Pensionnaire et boursier du prestigieux collège d'Eton, il découvre et réprovoque le snobisme des *public schools* (les écoles privées prisées des élites), qu'il proposera plus tard d'abolir dans *Le Lion et la Licorne* (1941).

Il s'embarque pour la Birmanie en 1922 et devient officier de la police impériale des Indes,

avant de démissionner en 1927, horrifié par « les visages gris et apeurés des détenus » et « les fesses zébrées des hommes châtiés à coups de bambou ». Entre 1927 à 1937 a lieu « sa grande transformation », explique Jean-Jacques Rosat. D'« anarchiste tory », il devient socialiste révolutionnaire et l'un des plus grands intellectuels antitotalitaires. En 1933, il change d'identité. Il prend le nom d'un fleuve du Suffolk, qui se jette dans la mer à cinquante kilomètres de la maison où vivaient ses parents et devient George Orwell. En France comme en Angleterre, il saisit toutes les occasions de partager la vie de « ceux d'en bas », fait la plongée dans un grand restaurant parisien et participe, en saisonnier, à la cueillette du houblon en Angleterre (*Dans la dèche à Paris et à Londres*, 1933). En 1936, il partage le quotidien des mineurs du nord de l'Angleterre, se convertit au socialisme tout en critiquant la phraséologie marxiste (*Le Quai de Wigan*, 1937).

ENGAGÉ DANS LA GUERRE D'ESPAGNE

Lié à l'Independent Labour Party (ILP), mouvement à la gauche du Parti travailliste, il rejoint, en 1936, la milice de l'organisation espagnole Parti ouvrier d'unification marxiste (POUM), sur le front d'Aragon, en Catalogne. En 1937, il est blessé par une balle franquiste qui lui traverse la gorge et revient à Barcelone, qui n'est plus ce « microcosme de la société sans classes » où « personne ne léchait les bottes à quelqu'un » qu'il découvrit à son arrivée en Espagne, mais une poudrière où s'affrontent anarchistes, trotskistes et communistes (*Hommage à la Catalogne*, 1938).

Afin d'éviter d'être emprisonné par les staliens, Orwell rejoint la France, puis l'Angleterre. En 1940, il assume son patriotisme sans renier pour autant son socialisme égalitaire. Il est chroniqueur à la BBC, puis pour *Tribune*, le journal de l'aile gauche du Parti travailliste, et collaborateur de revues de gauche. En 1945, il publie *La Ferme des animaux*, puis en 1949 le roman *1984*, qu'il termine à Barnhill, sur l'île écossaise de Jura, en compagnie de son jeune fils adoptif, Richard. Mais, atteint de tuberculose, il n'aura pas le temps de connaître l'immense succès de son dernier opus, qu'il hésitait à titrer « Le Dernier Homme en Europe », puisqu'il meurt le 21 janvier 1950, à 46 ans, d'une hémorragie pulmonaire massive.

Impossible de comprendre la volonté d'Orwell de briser les barrières de classes sans mesurer son aversion pour le système des castes. Difficile de saisir son analyse du totalitarisme sans replonger dans ses souvenirs de la guerre d'Espagne. Mais pourquoi Orwell est-il tant plébiscité ? En raison d'une rare lucidité politique au cœur d'un siècle où il fut de bon ton de dire qu'il valait mieux « avoir tort avec Sartre que raison avec Aron ». Pendant que Louis-Ferdinand Céline se complait dans l'antisémitisme et défend Hitler et que Louis Aragon loue la police politique de Staline, George Orwell combat le fascisme en Catalogne tout en décrivant la mécanique totalitaire du stalinisme.

Anticolonialiste dès la fin des années 1920, antitotalitaire dans les années 1930, patriote révolutionnaire dès 1940, socialiste radical et défenseur des libertés publiques jusqu'à sa mort en 1950, Orwell est doté d'un sens de l'histoire et d'une pensée de l'événement hors du commun. Une acuité politique remarquable qui le conduisit à être le premier auteur à forger la notion de « guerre froide » : « Il se pourrait que n'allions pas vers l'effondrement général, mais vers une époque aussi atrocement stable que les empires esclavagis-

**FACE À
LA RÉÉCRITURE
DE L'HISTOIRE PAR
LES ÉDITORIALISTES
NATIONAUX
POPULISTES, IL EST
DEVENU NÉCESSAIRE
DE LE RAPPELER :
ORWELL N'EST PAS
DE DROITE,
MAIS DE GAUCHE**

tes de l'Antiquité », écrit-il dans l'une de ses chroniques à *Tribune* (« La bombe atomique et vous », 9 octobre 1945). L'arme nucléaire contribuerait à renforcer un certain type d'Etat qui serait « en même temps invincible et dans une situation permanente de « guerre froide » avec ses voisins », poursuit-il. Gare, toutefois, à ne pas transformer Orwell en « objet d'une vénération sirupeuse », prévient l'écrivain Christopher Hitchens, auteur de *Dans la tête d'Orwell. La vérité sur l'auteur de 1984* (Saint-Simon, 2019). Orwell n'est pas un saint qui ne se serait jamais trompé.

Correspondant londonien à partir de janvier 1941 de *Partisan Review*, revue politico-littéraire de la gauche radicale américaine, Orwell reconnut notamment ses erreurs d'interprétation lors de la seconde guerre mondiale. Dans l'une de ses « Lettres de Londres », datée de décembre 1944, il admet s'être « grossièrement trompé » jusqu'en 1942. Son « erreur fondamentale », explique-t-il, a été de « croire qu'il était impossible de gagner la guerre sans démocratiser la manière de la mener ».

Dès l'automne 1940, explique Jean-Jacques Rosat, il avait avancé l'idée du patriotisme révolutionnaire, résumée en deux formules : on ne peut espérer faire la révolution un jour en Angleterre si on ne gagne pas la guerre (si Hitler gagne, toute perspective de révolution socialiste disparaît pour des décennies, voire des siècles ; ce pourquoi il est violemment hostile au pacifisme, notamment celui de ses amis anarchistes) ; mais on ne peut espérer gagner la guerre si on ne fait pas la révolution (c'est-à-dire, si une alliance des ouvriers et des classes moyennes ne chasse pas du pouvoir la vieille classe dirigeante britannique). C'est de la fausseté de cette seconde formule qu'Orwell prend conscience à la fin de l'année 1942. Exemplaire jusque dans la reconnaissance de ses erreurs d'appréciation, il écrit à la fin d'*Hommage à la Catalogne* (ouvrage qui dessilla les yeux de toute une génération sur la mainmise des staliens sur la révolution) : « Méfiez-vous de ma partialité, des erreurs sur les faits que j'ai pu commettre, et de la déformation qu'entraîne forcément le fait de n'avoir vu qu'un coin des événements. »

Le succès de George Orwell repose aussi sur l'accessibilité et la limpidité de sa prose. C'est « un écrivain au style clair, précis et direct », observe Bruce Bégout, philosophe qui a consacré un essai à la notion orwellienne de « décence ordinaire » (Allia, 2008). Loin de l'avant-gardisme de James Joyce ou d'Henry Miller, qu'il admirait et dont il lui arriva d'imiter maladroitement le style dans ses premiers romans, « Orwell écrit sans affecterie ni formalisme littéraire », poursuit Bruce Bégout. L'am-

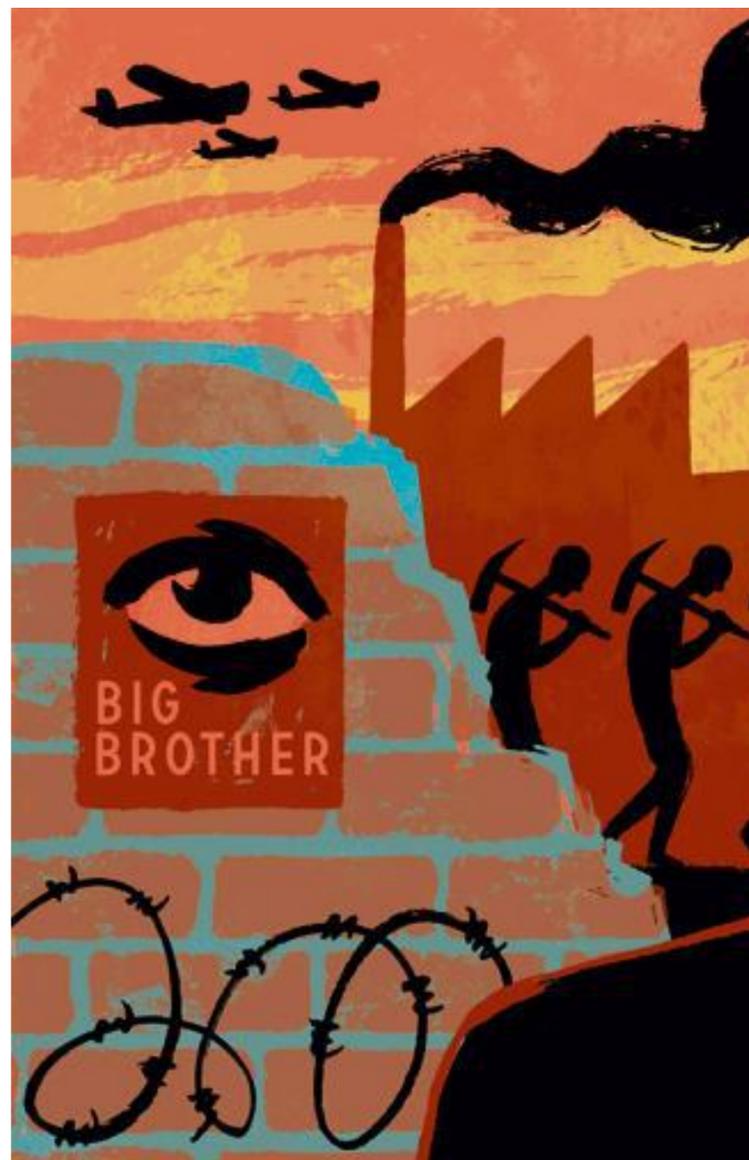
bition d'Orwell est claire : il s'agit de « faire de l'écriture politique un art » (« Pourquoi j'écris », 1946). Ce qui le « pousse au travail », c'est toujours « le sentiment d'une injustice, et l'idée qu'il faut prendre parti ». Pourtant, tient à ajouter Orwell, il lui serait « impossible d'écrire un livre » si cela ne représentait également « une expérience esthétique ».

Un art du roman « imperméablement fermé à la poésie », lui reproche Milan Kundera dans *Les Testaments trahis* (Gallimard, 1993). Pour l'auteur de *La vie est ailleurs*, non seulement *1984* est un « mauvais roman », car « les situations et les personnages y sont d'une platitude d'affiche », mais cet ouvrage « fait lui-même partie de l'esprit totalitaire » puisqu'il réduit la vie à la politique, en l'occurrence celle d'une société haïe « en la simple énumération de ses crimes ». Une posture aussi raillée par le romancier Claude Simon qui, dans le chapitre IV des *Géorgiques* (Minuit, 1981), réécrit *Hommage à la Catalogne* mais pour le déconstruire. Plébiscité par le grand public, Orwell fut longtemps boudé par le milieu littéraire, qui lui préférerait Kafka ou Zamiatine.

LE GOÛT DE L'ENQUÊTE

Mais la plus grande partie des écrits d'Orwell ne sont pas fictionnels. Ce sont des articles et des essais qui témoignent d'un goût de l'enquête qui continue de fasciner journalistes et grands reporters. Deux exemples : l'écrivain californien William T. Vollmann, dont le *Pourquoi êtes-vous pauvre ?* (Actes Sud, 2008) fait écho à *Dans la dèche à Paris et à Londres* ; et la journaliste du *Monde* Florence Aubenas, dont *Le Quai de Ouistreham* (L'Olivier, 2010) est, jusqu'à son titre même, inspiré du *Quai de Wigan*. « Il y a du Montaigne en Orwell », analyse Bruce Bégout, l'idée qu'il faut aller voir les choses par soi-même et que connaître, c'est sortir de soi. Une littérature de témoignage et d'engagement qui enthousiasme un public fervent. Des écrits qui apportent « un peu d'air frais », pour reprendre le titre d'un roman d'Orwell (1939), et tranchent avec les textes « théoriciens » de la radicalité savante et militante.

Mais pourquoi Orwell, contemporain du nazisme et du stalinisme, peut-il nous aider à comprendre le temps présent ? « Tout simplement parce que la question du totalitarisme n'est pas derrière nous, mais devant nous », assure Jean-Jacques Rosat. Le totalitarisme n'est pas mort avec la chute du mur de Berlin en 1989. La fin de l'histoire n'a pas eu lieu. Et le monde ne s'est pas démocratisé avec le marché mondialisé. Au contraire, quoi de mieux pour faire des affaires que le capitalisme autoritaire ? La Chine de Xi Jinping, par exemple, « n'est pas un régime du passé », observe Jean-





OLIVIER BALEZ

Richard Blair, son fils : « Mon père avait un humour merveilleux »

RICHARD BLAIR a été adopté par Eric Blair – alias George Orwell – en juin 1944, alors qu’il était âgé de 3 semaines. Ce bonheur familial sera de courte durée, car sa mère adoptive, Eileen, meurt en 1945, et Orwell, atteint de la tuberculose, s’éteint en 1950. Ancien ingénieur agronome et président de l’Orwell Society, Richard Blair évoque les traits de caractère d’un écrivain qui, malgré le succès mondial de ses deux derniers romans, *La Ferme des animaux* (1945) puis, 1984, peu de temps avant sa mort, reste méconnu.

Les essais et articles de votre père dessinent une littérature politique élevée au rang d’art encore très méconnue. Quels en sont les traits principaux et quels sont les articles et essais que vous préférez ?

De nombreux lecteurs d’Orwell ne connaissent véritablement que *La Ferme des animaux* et *1984*, ce qui est consternant puisque certains de ses meilleurs écrits se trouvent dans ses recueils d’essais : *Une pendaison*, *Comment j’ai tué un éléphant*, *Comment meurent les pauvres*, *Tels, tels étaient nos plaisirs*, et de nombreux autres, dont certains merveilleux passages du *Quai de Wigan* et d’*Hommage à la Catalogne*. Si ces textes et ces livres sont tout de même largement lus par des personnes qui viennent de découvrir cette œuvre, c’est parce que celles-ci reconnaissent son honnêteté, la clarté de cette prose, et comprennent que cette clarté témoigne du vif désir de l’écrivain de rendre aisément compréhensibles des sujets difficiles. Prenons par exemple les six règles qu’il fixe à l’écriture, telles qu’il les énumère dans *La Politique et la langue anglaise*, en 1946 :

« N’utilisez jamais une métaphore, une comparaison ou toute autre figure de rhétorique que vous avez déjà lue à maintes reprises ;

N’utilisez jamais un mot long si un autre, plus court, peut faire l’affaire ;

S’il est possible de supprimer un mot, n’hésitez jamais à le faire ;

N’utilisez jamais le mode passif si vous pouvez utiliser le mode actif ;

N’utilisez jamais une expression étrangère, un terme scientifique ou spécialisé si vous pouvez leur trouver un équivalent dans la langue de tous les jours ;

Enfreignez les règles ci-dessus plutôt que de commettre d’évidents barbarismes. »

Il disait souvent qu’il voulait « faire de l’écriture politique une forme d’art à part entière ».

Pourquoi Orwell, qui fut socialiste jusqu’au bout, est-il récupéré par les conservateurs et certains réactionnaires ?

Orwell était d’une grande impartialité lorsqu’il critiquait les hommes politiques, et cela a fini par être un problème. Malheureusement, des gens de gauche comme de droite l’instrumentalisent pour critiquer leurs adversaires. Lui-même pouvait être impitoyable quand il écrivait sur les œuvres des autres, mais il confia un jour qu’il était très difficile de procéder de la sorte lorsqu’on avait rencontré la personne et que l’on en était venu à l’apprécier !

Quels sont les plus grands souvenirs de lui que vous avez gardés en mémoire ?

Les souvenirs qui me sont restés concernent des petits événements du quotidien d’alors (il faut absolument s’efforcer de ne pas confondre les faits et ce que l’on s’imagine). Je peux évoquer trois souvenirs qui sont restés, de façon indélébile : celui d’une promenade familiale en bateau au cours de laquelle je fus à deux doigts de me noyer ; une tentative de fumer la cigarette de mon père, à son grand amusement ; et une chute du haut d’une chaise, où je me fis très mal à la tête – tout cela entre 2 et 4 ans. Il y eut aussi les soirées passées ensemble, lorsque nous allions pêcher le homard, par exemple. C’était un père très dévoué, il m’adorait et voulait que je lui fusse attaché comme lui l’était à moi. Pour un homme de son temps, il mettait vraiment « la main à la pâte » : il me baignait, il me changeait, il me nourrissait, alors même qu’il était totalement plongé dans l’écriture de *1984* – et alors même que sa sœur, Avril, prenait soin de moi. Mais il y avait un problème majeur : il souffrait de la tuberculose et pouvait la transmettre. Il lui fallait donc faire très attention à ne pas me contaminer, même si tout le monde s’accordait à dire que je semblais plutôt très robuste. Je dirai en conclusion qu’Orwell avait un humour merveilleux, qu’il était un père dévoué. Je fus le fils ordinaire d’un père extraordinaire. ■

Traduit de l’anglais par Frédéric Joly
PROPOS RECUEILLIS PAR N. T.

Jacques Rosat. Sa politique concentrationnaire à l’égard des Ouïgours, minorité musulmane du Xinjiang, victime d’une rééducation et d’un contrôle social, peut être considérée comme « orwellienne », puisque les Ouïgours doivent renier leur religion, louer le parti et faire table rase de leur passé. Big Brother règne en maître sur les « télécrans » des camps situés autour du désert du Taklamakan. Et il en va de même pour le « système de crédit social » que souhaite déployer Pékin dès 2020, véritable entreprise de surveillance et de notation des individus, qui se verrait attribuer des notes en fonction de leur comportement et de leur fidélité à la politique du gouvernement.

Mais le totalitarisme demeure également une potentialité de nos sociétés. Pour Jean-Jacques Rosat, « il y a bien des stratégies totalitaires à l’intérieur des démocraties, comme celles de grandes firmes de l’agrochimie, qui s’emploient à contrôler non seulement des pans entiers de l’économie, mais aussi les sciences, les instances de régulation, comme les agences de santé ». Sans compter que la « double pensée », qui consiste, dans *1984*, à soutenir dans le même temps deux propositions contradictoires, peut parfaitement s’appliquer à notre incapacité à lutter contre le réchauffement climatique : « Les dirigeants politiques et économiques ne peuvent pas ignorer que le réchauffement a lieu, mais ils pensent, parlent et agissent comme s’il n’existait pas », analyse Jean-Jacques Rosat.

LA « DÉCENCE ORDINAIRE »

« Le sentiment que le concept même de vérité objective est en passe de disparaître du monde (...) m’effraie bien plus que les bombes », écrivait Orwell. C’est pourquoi la question de la post-vérité est devenue si préoccupante. Ainsi, dans *La Faiblesse du vrai* (Seuil, 2018), la philosophe Myriam Revault d’Allonnes médite la leçon de *1984* afin de réhabiliter le « sens commun » orwellien face au monde des « faits alternatifs » trumpiens et des « fake news » poutiniennes. Une sorte de plaidoyer pour un « libéralisme de la vérité », résume Rosat. Car Orwell a ceci d’original qu’il fut à la fois un socialiste radical et un penseur libéral : « On peut espérer que la mentalité libérale – qui conçoit la vérité comme quelque chose qui existe en dehors de nous, quelque chose qui est à découvrir, et non comme quelque chose que l’on peut fabriquer selon les besoins du moment – survivra », écrivait-il en 1944 dans un de ses articles pour *Tribune* (*A ma guise. Chroniques, 1943-1947*, Agone, 2008). C’est pourquoi, en 1945, il participa au Freedom Defense Committee afin de « défendre les libertés fondamenta-

**« LE SENTIMENT
QUE LE CONCEPT
DE VÉRITÉ OBJECTIVE
EST EN PASSE
DE DISPARAÎTRE
DU MONDE M’EFFRAIE
BIEN PLUS QUE
LES BOMBES »**

GEORGE ORWELL

les », signaler les cas d’emprisonnement injuste ou de discrimination raciale.

Un libéralisme qui n’exclut pas l’exigence morale. Ainsi qu’une critique de « l’immunité esthétique » qui pourrait éclairer quelques points soulevés par l’affaire Gabriel Matzneff, écrivain accusé de pédocriminalité par l’éditrice Vanessa Springora dans *Le Consentement* (Grasset, 126 p., 18 euros). Dans un texte consacré à l’autobiographie de Salvador Dali, Orwell explique que le peintre a du talent – « cinquante fois plus de talent que la plupart des gens qui s’en prennent à sa moralité et qui ricangent devant ses tableaux », mais qu’il n’en demeure pas moins « un homme répugnant ». Son aversion pour « l’exhibitionnisme » ou « la nécrophilie » présents dans l’œuvre de Dali est manifeste. Orwell constate que, pour les défenseurs du surréaliste, « l’artiste doit être exempté des lois morales qui pèsent sur les gens ordinaires ». Les partisans de l’excentrique demandent donc qu’il bénéficie d’une « immunité artistique ». Et à ceux qui, hier comme aujourd’hui, soutiennent qu’« il suffit de prononcer le mot magique d’“art”, et tout est permis », Orwell répond ceci, sans toutefois demander la censure : « Si Shakespeare ressuscitait demain, et si l’on découvrait que sa distraction favorite consiste à violer des petites filles (...), nous ne lui dirions sûrement pas de continuer à agir de la sorte sous prétexte qu’il écrira peut-être un nouveau Roi Lear. »

Commentant l’essai d’Orwell sur Dali, Bruce Bégout estime cependant que « le risque est grand de mettre au ban des pratiques artistiques, mêmes transgressives et peut-être moralement répréhensibles, au nom du seul respect de la common decency ». Car voici une notion qui, à nouveau, témoigne de la vitalité et de la grande postérité de la pensée d’Orwell. Régulièrement employée à partir de 1935 et de sa plongée dans le quotidien des foyers ouvriers

de Wigan, la *common decency* (« décence ordinaire ») désigne ce « sens moral inné » qu’Orwell a observé dans les classes populaires, cette « faculté instinctive de percevoir le bien et le mal », résume Bruce Bégout. Les mouvements populaires qui agitent la planète, des « gilets jaunes » en France aux mobilisations citoyennes en Irak, à Hongkong ou à Santiago sont « des revendications de la décence », assure Bruce Bégout. Des mouvements dirigés, selon lui, contre « l’indécence des puissants ». C’est pourquoi, même s’il y a un manifestement dans sa pensée « des penchants au populisme », la « leçon politique d’Orwell consiste tout entière dans cet appel à la révolution des hommes ordinaires ».

Il serait impossible d’énumérer tous les points de postérité orwelliens. Notons tout de même que la « novlangue » éclaire assez bien les « éléments de langage » des gouvernements, sans parler des euphémismes de la domination impérialiste ou totalitaire qui, note l’écrivain, appelle « pacification » la destruction de villages entiers par des bombes incendiaires ou « transfert de population » des expulsions massives de paysans ou de populations entières (« *La Politique et la langue anglaise* », 1946).

Autre usage important et de plus en plus fréquent d’Orwell, sa critique de la société industrielle, déjà pointée par Jaime Semprun dans *Labyme se repeuple* (Encyclopédie des nuisances, 1997), mais renforcée aujourd’hui par la prise de conscience de l’urgence écologique, au point que certains auteurs le situent, avec l’historien Lewis Mumford, le sociologue Jacques Ellul ou le philosophe André Gorz, dans la famille des « précurseurs de la décroissance » (*George Orwell ou la vie ordinaire*, Stéphane Leménorel, Le Passager clandestin, 2017). Sa sensibilité à la nature est évidente et sa critique de la « mécanisation de la vie » est flagrante, comme en atteste sa critique des « lieux de loisirs », bulles de vacances artificielles qu’on imagine à l’époque, où l’« on n’est jamais en présence de végétation sauvage ou d’objets naturels de quelque espèce que ce soit ».

Plébiscitée et statufiée, mais encore trop méconnue, l’œuvre de George Orwell reste d’une grande actualité. Elle invite à faire vivre l’esprit critique, comme il le fit à l’égard de son camp, dont il ne cessa de brocarder les facilités de pensée. Elle invite aussi les intellectuels et les journalistes à sortir de l’entre-soi. A l’heure où le séparatisme social s’est particulièrement intensifié, elle affirme avec constance que « rendre les gens conscients de ce qui se passe en dehors de leur propre petit cercle » demeure l’« un des principaux problèmes de notre temps ». ■

NICOLAS TRUONG